

Études françaises

Présentation

Jean-François Hamel et Julien Lefort-Favreau

Écritures de la contestation. La littérature des
années 68

Volume 54, numéro 1, 2018

URI : id.erudit.org/iderudit/1042863ar

DOI : [10.7202/1042863ar](https://doi.org/10.7202/1042863ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN 0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamel, J. & Lefort-Favreau, J. (2018). Présentation. *Études françaises*, 54(1), 5–12. doi:10.7202/1042863ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de
Montréal, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services
d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous
pouvez consulter en ligne. [[https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-
dutilisation/](https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/)]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université
de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour
mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Présentation

JEAN-FRANÇOIS HAMEL
ET JULIEN LEFORT-FAVREAU

« La Révolution, tombeau des arts ! » C'est l'antienne reprise d'Edmund Burke à Auguste Cochin pour décrier la décadence esthétique provoquée par la Révolution française. En 1799, de manière à peine moins pessimiste, La Harpe considérait la décennie révolutionnaire comme un « véritable interrègne », ayant « donné naissance à une littérature que nous ne connaissions pas, qui n'existe que par lui, qui n'est digne que de lui, et qui, d'un moment à l'autre, doit disparaître avec lui¹ ». Des représentations semblables s'attachent au soulèvement de mai et juin 1968, comme si les dérèglements de la vie politique ne pouvaient que réduire au silence les arts et la littérature. Dans *La littérature et le mouvement de Mai*, il y a plus de trente ans, Patrick Combes s'interrogeait déjà : « pourquoi Mai offre-t-il l'image d'une "révolution culturelle" dont, étrangement, contre toute attente, la "littérature", le "littéraire" semblent absents² ? » Pendant la plus grande grève générale de l'histoire de France, où l'occupation des facultés et des usines a rapidement succédé à l'occupation de la voie publique par des centaines de milliers de manifestants, la vie littéraire se serait brusquement interrompue, avant de reprendre son cours normal comme si

1. Jean-François de La Harpe, *Lycée ou cours de littérature ancienne et moderne*, cité par Jean-Claude Bonnet, « Le chantier et la ruine », *La carmagnole des muses. L'homme de lettres et l'artiste dans la Révolution*, Paris, Armand Colin, coll. « Librairie du bicentenaire de la Révolution française », 1988, p. 7.

2. Patrick Combes, *La littérature et le mouvement de Mai 68. Écritures, mythes, critique, écrivains (1968-1981)*, Paris, Seghers, 1984, p. 10.

rien n'avait eu lieu. À chaque commémoration décennale, on répète en effet que le printemps français, malgré son importance dans l'histoire des mouvements sociaux, n'eut aucun effet significatif sur la littérature et n'engendra que des œuvres mineures, comme les romans *Chien blanc* de Romain Gary, *Derrière la vitre* de Robert Merle ou *La manière noire* d'Hélène Parmelin, qui n'ont certes pas marqué l'histoire de la littérature³. Il est au demeurant symptomatique que les grands ouvrages de synthèse sur la période consacrent des chapitres à l'architecture, à la peinture, au théâtre et au cinéma, mais n'abordent ni l'engagement des écrivains ni les incidences de la contestation sur la littérature⁴. Même Kristin Ross, l'une des historiennes les plus aguerries des politiques de la littérature, réaffirme en ouverture de *Mai 68 et ses vies ultérieures* le consensus critique qui s'est imposé au cours du dernier demi-siècle : « Mai 68 n'a guère eu d'influence dans les sphères de la haute culture française, plus particulièrement en littérature⁵. » D'où le paradoxe d'une explosion révolutionnaire sans égale dans le xx^e siècle français, qui suscite une multitude d'interprétations, de commentaires, de témoignages, au point de se transformer en « un gigantesque événement de papier⁶ » selon la juste expression de l'historien Philippe Artières, mais dont le souffle contestataire aurait à peine été ressenti dans le monde littéraire.

On ne peut manquer d'observer que plusieurs des œuvres les plus novatrices à prendre en charge cette période de trouble social paraissent longtemps après le soulèvement et n'en retiennent souvent que les prolongements gauchistes. Que l'on pense à la prose littéraliste de Leslie Kaplan dans *L'excès-l'usine* au seuil des années 1980, qui relate le quotidien de son établissement en usine en tant que jeune militante maoïste, à la remémoration romanesque d'Olivier Rolin dans *Tigre en papier*

3. Romain Gary, *Chien blanc*, Paris, Gallimard, 1970; Robert Merle, *Derrière la vitre*, Paris, Gallimard, 1970; Hélène Parmelin, *La manière noire*, Paris, Christian Bourgois, 1970.

4. Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Frank, Marie-Françoise Lévy, Michelle Zancarini-Fournel, *Les années 68. Le temps de la contestation*, Bruxelles, Complexe, coll. « Histoire du temps présent », 2000; Dominique Dammame, Boris Gobille, Frédérique Matonti, Bernard Pudal (dir.), *Mai-juin 68*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2008; Philippe Artières et Michèle Zancarini-Fournel (dir.), *68, une histoire collective (1962-1981)*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2008.

5. Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, trad. fr. Anne-Laure Vignaux, Paris/Bruxelles, Le Monde diplomatique/Complexe, coll. « Questions à l'histoire », 2005 [2002], p. 20.

6. Philippe Artières, « Ouverture », dans Philippe Artières et Michèle Zancarini-Fournel, *op. cit.*, p. 7.

vingt ans plus tard, qui revient sur l'aventure de la Gauche prolétarienne, ou encore, plus récemment, à la méditation lyrique de Mathieu Riboulet dans *Entre les deux il n'y a rien*, qui propose un bilan intime des années de plomb⁷. Pour expliquer l'apparition tardive de ces « retours narratifs » sur mai, Dominique Viart rappelle que l'état des débats esthétiques de la fin des années soixante était peu propice à l'appropriation littéraire des événements : l'ère des romans politiques à la Malraux et de la littérature engagée à la Sartre paraissait définitivement close, le formalisme du Nouveau roman et de la nouvelle critique ayant discrédité les narrations réalistes et les écritures autobiographiques⁸. Mais sans doute faut-il aussi tenir compte, comme y invite Christiane Fauré, du paradoxal « désir de littérature » qui s'exprimait dans les inscriptions murales et les slogans scandés lors des manifestations, qui apparurent aux contemporains comme des « gestes de lettrés⁹ », qui fascinèrent nombre d'écrivains et les amenèrent à douter de la légitimité de leur propre parole. Ainsi, dans *L'Éphémère*, en juillet 1968, Jacques Dupin, admiratif de « la rumeur intarissable » qui venait d'envahir Paris, disait craindre que sa production poétique se situe désormais « au-dessous du niveau de la rue¹⁰ ». Dans *Frêle bruit*, Michel Leiris, qui avait pris part à l'occupation de l'appartement du ministre de l'Intérieur au Musée de l'homme et prêté main-forte aux émeutiers lors de la deuxième nuit des barricades, confiait pour sa part la satisfaction esthétique que lui avaient procurée les « fusées » et les « adages » de mai, dont il n'hésitait pas à comparer les inventions langagières aux vers de Mallarmé. Mais cette poésie qui s'incarnait dans la rue, qui se criait derrière les barricades, lui semblait faire obstacle à sa propre activité d'écriture et heurter une certaine idée de la littérature : « Comment honorer l'ABSENTE DE TOUT BOUQUET si LA SOCIÉTÉ EST UNE FLEUR CARNIVORE¹¹ ? » Devant l'irruption d'une « parole commune », Louis-René des Forêts allait jusqu'à défendre le « mutisme¹² » des écrivains.

7. Leslie Kaplan, *L'excès-l'usine*, Paris, Hachette, coll. « P.O.L. », 1982 ; Olivier Rolin, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2002 ; Mathieu Riboulet, *Entre les deux il n'y a rien*, Lagrasse, Verdier, 2015.

8. Dominique Viart, « Les héritages de Mai 68 », *Écrire, Mai 68*, Paris, Argol, 2008, p. 9-29.

9. Christiane Fauré, *Mai 68 en France ou la révolte du citoyen disparu*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2008, p. 229.

10. Jacques Dupin, « L'irréversible », *L'Éphémère*, n° 6, juillet 1968, p. 12-13.

11. Michel Leiris, *Frêle bruit [1976]*, *La règle du jeu* (éd. Denis Hollier), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 899. Les majuscules sont de Leiris.

12. Louis-René des Forêts, « Notes éparses en Mai », *L'Éphémère*, n° 6, juillet 1968, p. 3.

Pourtant, à condition de porter l'enquête au-delà de la thématique des œuvres et de l'ouvrir à la sociologie politique et à l'histoire culturelle, qui ont profondément renouvelé depuis dix ans la compréhension de la crise de mai et de juin¹³, force est de constater que des écrivains, des critiques et des théoriciens ont bel et bien pris acte du renouvellement des pratiques et des discours de la contestation cristallisé par les événements de 1968 et œuvré à le transposer en littérature. Pour aborder cette période et combler une lacune historiographique, ce dossier de la revue *Études françaises* propose d'opérer un triple déplacement du regard critique par rapport aux usages traditionnels en études littéraires. D'abord, au lieu de recenser les références aux manifestations étudiantes et aux grèves ouvrières dans les textes, les collaborateurs de ce dossier ont fait le choix de mesurer l'incidence de Mai 68 sur l'histoire des « politiques de la littérature¹⁴ », c'est-à-dire sur l'évolution des systèmes de représentations et de pratiques à travers lesquels les acteurs du champ littéraire s'affrontent pour définir ce qu'est la littérature et pour négocier son rapport au monde social. Remettant en cause la division du travail entre écrivain et lecteur, questionnant le statut et le rôle de l'intellectuel classique, critiquant les institutions qui assurent la production et la médiation des œuvres, traquant les effets d'assujettissement induits par les pratiques symboliques, la crise de Mai a mis à l'épreuve l'idée même de littérature et les modalités de son action dans l'espace public, comme le montrent avec force les articles de ce dossier. Ensuite, pour ne pas réduire ce moment politique à une stricte séquence événementielle, ce dossier adopte une périodisation longue en s'intéressant aux « années 68 », c'est-à-dire au cycle de mobilisation qui s'amorce, pour la France, pendant la guerre d'Algérie, et qui s'étend jusqu'aux années 1970, quand les luttes sociales paraissent se résorber,

13. Pour un bilan historiographique, voir notamment : Michelle Zancarini-Fournel, *Le moment 68. Une histoire contestée*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 2008 ; Olivier Orain, « Écrire sur 68 en spécialiste, tournant ou accomplissement ? », *Genèses*, n° 76, 2009, p. 137-156 ; Bernard Pudal, « Les années soixante-huit en France : un champ d'études en plein renouveau depuis 2008 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 23, n° 1, 2014, p. 149-160.

14. Nous empruntons cette notion à Benoît Denis : « Engagement et contre-engagement. Des politiques de la littérature », dans Jean Kaempfer, Sonya Florey et Jérôme Meizoz (dir.), *Formes de l'engagement littéraire (xv^e-xx^e siècles)*, Lausanne, Antipodes, coll. « Littérature, culture, société », 2006, p. 103-117. Voir aussi : Jean-François Hamel, « Qu'est-ce qu'une politique de la littérature ? Éléments pour une histoire culturelle des théories de l'engagement », dans Laurence Côté-Fournier, Élyse Guay et Jean-François Hamel (dir.), *Politiques de la littérature. Une traversée du xx^e siècle français*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Figura », 2014, p. 9-30.

au moins temporairement, dans les institutions parlementaires¹⁵. La grammaire de la contestation qui accompagne ce cycle de mobilisation, en amont et en aval des mois de mai et de juin, se caractérise par la critique des institutions fondées sur la délégation de la parole, la valorisation et l'expérimentation de la démocratie directe, la revendication des valeurs d'autonomie et de créativité, le refus de la normativité des conduites et des identités sociales, la multiplication des terrains de lutte dans une perspective minoritaire et transversale, la transgression de la division du travail, autant de thèmes qui obligent les contemporains à redéfinir les formes, les usages et les finalités de la littérature¹⁶. Enfin, tout en reconnaissant que la littérature repose sur un « régime de singularité¹⁷ » qui valorise l'individualité, l'originalité et l'irréductibilité, plusieurs collaborateurs ont fait le choix de mettre en lumière la dimension collective des pratiques et des représentations qui expérimentent dans le domaine littéraire le répertoire d'actions et d'énoncés propre aux années 68. Sans négliger l'étude des œuvres et des interventions individuelles des écrivains, les articles de ce dossier prêtent en effet une attention particulière aux « acteurs collectifs » du champ littéraire et aux instances de médiation que sont les groupes littéraires, les journaux et revues, les maisons d'édition, qui contribuent à la gestation, à la production et à la circulation des politiques de la littérature.

Ces orientations critiques, qui nous amènent à envisager collectivement et politiquement la littérature des années 68, sont perceptibles dans chacun des articles du numéro. En ouverture du dossier, Boris Gobille met en lumière l'impact de mai et de juin 1968 sur les écrivains de l'avant-garde, qui se trouvent mis en demeure de former

15. L'expression « années 68 » s'est imposée dans le champ historiographique français avec la publication de l'ouvrage collectif de Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Frank, Marie-François Lévy et Michelle Zancarini-Fournel, *op. cit.* Sur la notion de « cycle de mobilisation » : voir Sidney Tarrow, « Cycles of Collective Action: Between Moments of Madness and the Repertoire of Contention », *Social Science History*, vol. 17, n° 2, 1993, p. 281-307 ; Isabelle Sommier, « Cycle de mobilisation », dans Olivier Fillieule, Lilian Mathieu et Cécile Péchu (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences po, coll. « Références », 2009, p. 173-180.

16. Michel Feher, « Mai 68 dans la pensée », dans Jean-Jacques Becker et Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France. 2. XX^e siècle : à l'épreuve de l'histoire*, Paris, La Découverte, coll. « L'espace de l'histoire », 2004, p. 599-623 ; Boris Gobille, « La vocation d'hétérodoxie », dans Dominique Damamme, Boris Gobille, Frédérique Matonti, Bernard Pudal (dir.), *op. cit.*, p. 274-291.

17. Nathalie Heinich, *Ce que l'art fait à la sociologie*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 1998 ; *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.

des collectifs et de se mesurer à la prise de parole caractéristique du mouvement, qui se veut égalitaire, anonyme, profane. La reconstitution des positions et des stratégies adoptées par Tel Quel, le Comité d'action étudiants-écrivains et l'Union des écrivains montre à quel point le régime de communauté propre aux événements bouleverse le régime de singularité de la littérature et met à mal les mythologies romantiques présentant l'écrivain comme un créateur inspiré, à la fois étranger à la conflictualité sociale et extérieur aux déterminations économiques. Ces groupes se disputent en outre l'idée d'une « performativité révolutionnaire » de l'écriture : Tel Quel la reconnaît aux seuls écrivains d'avant-garde, le Comité l'attribue à une parole communiste anonyme, et l'Union des écrivains la situe au point de rencontre de l'écriture littéraire et des narrations idéologiques. Cette contestation de la littérature, bien qu'elle soit généralisée par la crise de mai et de juin, s'inscrit en fait dans un cycle de mobilisation de plus longue durée. Comme le montre Julien Lefort-Favreau, les éditions Maspero participent, dès leur fondation, en 1959, à l'inscription conflictuelle de la littérature dans l'espace social, à la fois par la diffusion de la parole des subalternes issue du mouvement de la décolonisation et par la mise à distance de la doctrine sartrienne de l'engagement, y compris par Sartre lui-même dans sa préface à la réédition d'*Aden Arabie*. Cette politisation de la littérature, en rupture avec les prescriptions esthétiques du Parti communiste, se manifeste aussi dans la revue *Partisans*, qui publie les premiers articles de Georges Perec, et dans la collection « Théorie », qui accueille la réflexion des althussériens sur l'art et l'idéologie. Tout comme les éditions Maspero, les situationnistes contribuent à définir le répertoire des discours et des représentations dans lequel puiseront les militants lors de la crise de mai et de juin. Dès la fin des années 1950, l'Internationale situationniste, en plus d'apporter une contribution majeure à la révision du marxisme, appelle au dépassement de l'art et de la littérature au nom de la transformation de la vie quotidienne et de la lutte contre la société du spectacle, préfigurant certains des grands thèmes de la révolte de mai. Mais, comme le rappelle Patrick Marcolini, la trajectoire de Guy Debord est paradoxale. Celui qui s'était interdit de faire œuvre devient, en aval de 1968, un grand mémorialiste, révélant *a posteriori* la radicalité critique que le situationnisme continuait à attribuer à la littérature malgré ses déclarations sur la nécessité révolutionnaire de son abolition comme activité séparée de l'existence commune.

Des tensions semblables traversent la brève aventure du Comité d'action étudiants-écrivains, fondé dans la Sorbonne occupée, qui entreprend par solidarité avec le soulèvement des étudiants et des ouvriers de faire grève de la littérature. Ces écrivains « au service du mouvement » abandonnent le fétiche du livre et se lancent dans la rédaction collective et anonyme de tracts, d'affiches et de bulletins qui créent à la faveur du soulèvement un espace public oppositionnel. Mais ce refus de la littérature, s'il appartient au répertoire de l'agitation culturelle des années 68, souligne Jean-François Hamel, est aussi un thème récurrent de la littérature française du xx^e siècle, bien au-delà des seules avant-gardes, dont le Comité cherche à actualiser le potentiel contestataire. C'est dire que même les écrivains du refus puisent dans une certaine tradition lettrée les formes de leur engagement. Ce sont d'autres contradictions qui traversent les œuvres d'Armand Gatti et de Michel Vinaver, que présente Catherine Brun. À la recherche d'une dramaturgie collective et politique, Gatti prend le parti, après l'interdiction de *La passion du général Franco* au Théâtre national populaire en 1968, de s'éloigner des institutions théâtrales afin de développer un théâtre hors les murs et d'expérimenter de nouvelles modalités d'écriture et d'autres lieux de représentation. Tout à l'inverse, avec sa pièce *Par-dessus bord*, Michel Vinaver retrouve le chemin du théâtre institué pour y représenter le spectacle du système capitaliste qu'il connaît de l'intérieur en tant que directeur de filiale d'une grande entreprise américaine. Ces parcours croisés témoignent d'acceptions contrastées de la contestation théâtrale des années 68 et d'interprétations divergentes des révoltes du printemps, invitation pour les uns à faire descendre l'art dans la rue, occasion pour les autres de critiquer une confusion persistante entre liberté et libéralisme. La contestation de l'autorité prend encore une autre tournure dans *Les guérillères* de Monique Wittig, qui transpose la crise de l'ordre symbolique provoquée par Mai 68 dans un univers féministe postrévolutionnaire. Tablant sur la technique du montage, *Les guérillères* problématise la domination patriarcale reproduite par le langage en tant que véhicule privilégié de l'idéologie et esquisse une dialectique historique orientée vers l'abolition des différences de sexe et de genre. Comme le signalent Iraïis Landry et Louis-Thomas Leguerrier, le roman de Wittig s'approprie la critique de la séparation typique de ces années et lui donne une dimension proprement épique, voire utopique, d'ailleurs peu fréquente à l'époque. Olivier Penot-Lacassagne nous transporte quant à lui au

crépuscule des années 68, quand « l'extension du champ possible » diagnostiquée par Sartre dans son célèbre entretien avec Daniel Cohn-Bendit s'épuise et se renverse dans le « No Future » des écrivains punks. Issu de la contre-culture, ce mouvement encore peu étudié, qu'illustrent les textes hybrides de Patrick Eudeline, Kriss Vilà, Jean-François Bizot et Yves Adrien, témoigne non sans cynisme de l'effondrement des rêves de mai dans un contexte de crise économique et de désenchantement politique qui fragilise le régime d'historicité moderne et sa croyance en des lendemains qui chantent. Cette « novolittérature » marquerait donc le *terminus ad quem* des années 68, après lequel semble en effet se délier un certain nouage de la littérature et de la contestation.

Ce dossier jette ainsi une lumière nouvelle sur un chapitre central de l'histoire des théories et des pratiques de l'engagement littéraire au xx^e siècle. S'il est vrai que l'affaire Dreyfus a provoqué une politisation durable du champ littéraire français dont les effets se sont exercés sur tout le siècle, que la Grande Guerre et la Révolution d'Octobre ont structuré les débats sur les esthétiques militantes pendant les années 1920 et 1930, et que l'Occupation et la Résistance ont imposé le thème de la responsabilité de l'écrivain dont Sartre s'est fait après-guerre le porte-étendard, ce dossier montre bien que les « années 68 » ont permis de redéfinir les rapports de la littérature et de la politique en transformant aussi bien les formes que les visées de l'engagement. Enfin, pour marquer le cinquantième anniversaire du soulèvement, des textes rares et inédits du Comité d'action étudiants-écrivains ont été rassemblés en annexe. Le lecteur y trouvera des tracts distribués dans les rues, des communiqués parus dans les journaux, des inscriptions murales prélevées à la Sorbonne, une lettre de Maurice Blanchot expliquant son exigence de rupture, un bilan de cette « révolution libertaire » par Daniel Guérin, un programme de contestation des institutions culturelles par Georges Lapassade, et encore la justification d'un acte de vandalisme par Dionys Mascolo. À travers ces documents d'époque, dont plusieurs sont publiés pour la première fois, nous souhaitons rendre hommage à l'inventivité esthétique et politique manifestée non seulement par les écrivains, mais aussi et surtout par les manifestants et les grévistes tout au long de ces événements qui ont ébranlé la France.